

« Les lecteurs de "Londres" auront une image faussée de Céline »

« Londres », deuxième roman, après « Guerre », issu des manuscrits inédits de Céline rendus publics en 2021, est paru. Giulia Mela et Pierluigi Pellini, spécialistes de l'écrivain, exposent au « Monde des livres » les résultats de leur première lecture critique de ce livre

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
FLORENT GEORGESCO

Le 22 juillet, deux universitaires italiens publiaient sur le site de l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM, CNRS/Ecole normale supérieure) « Genèse d'un best-seller. Quelques hypothèses sur un prétendu "roman inédit" de Louis-Ferdinand Céline », une étude fouillée de *Guerre* (Gallimard; lire « *Le Monde des livres* » du 6 mai 2022), le premier des manuscrits de Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) retrouvés en 2021 à faire l'objet d'une publication. Ils estimaient que ce texte était l'« ébauche d'un épisode » de *Voyage au bout de la nuit* (Denoël, 1932)

et que, dès lors, il ne méritait pas d'être publié comme un roman à part entière. Pierluigi Pellini, professeur à l'université de Sienne, spécialiste du roman français des XIX^e et XX^e siècles et auteur de *La Guerra al buio. Céline e la tradizione del romanzo bellico* (« la guerre dans le noir. Céline et la tradition du roman de guerre », Quodlibet, 2020, non traduit), et Giulia Mela, doctorante à l'université de Sienne et à la Sorbonne-Nouvelle, qui travaille sur Zola et Céline, ont accepté de lire, pour « Le Monde des livres », *Londres*, le deuxième manuscrit publié, qui vient de paraître. Diagnostic.

« Londres » vous paraît-il mériter les mêmes reproches que ceux que vous avez formulés à propos de « Guerre » ?
Pierluigi Pellini : *Londres* est un texte à la fois moins problématique et moins intéressant que *Guerre*. Il y a dans *Guerre* des passages sur la famille, le rapport à la tradition, la représentation de la guerre, l'héroïsme, qui sont très éclairants et parfois magnifiques. Dans *Londres*, il y a sans doute aussi des pages réussies, mais diluées, en quelque sorte, dans un contexte très anecdotique. On est très loin de la densité du meilleur Céline.

Giulia Mela : D'un autre côté, *Londres* est un manuscrit à peu près complet, un premier jet, comportant de nombreux problèmes, mais ayant une unité assez solide, là où *Guerre* a été édité comme un roman autonome alors qu'il s'agit manifestement d'un fragment. Déjà, le titre *Guerre* n'est pas de la main de Céline, contrairement à *Londres*, qui se trouve sur les chemises dans lesquelles le manuscrit a été conservé. De plus, on trouve dans le manuscrit de *Guerre*, dont un fac-similé a été publié [*Editions des Saints-Pères*, 264 pages, 160 euros], une première phrase qui n'a pas été transcrite dans l'édition Gallimard : « Pas tout à fait », signe que le texte qu'on connaît en continue un autre, encore inconnu.

Autre point important : « Guerre », selon ses éditeurs, serait postérieur au « Voyage », ce que vous contestez...
P. P. : Il y a plusieurs indices d'une antériorité par rapport au *Voyage*. Sur le plan formel, on peut déjà constater qu'il y a des tâtonnements, ceux d'un écrivain qui n'a pas encore trouvé son style. De

même, les hésitations sur certains noms de personnages sont troublantes. Par exemple, un souteneur s'appelle Bébèrt, nom d'un personnage très important dans le *Voyage*. Il est peu vraisemblable que Céline le réutilise après avoir écrit le *Voyage*. Je ne cite que ces exemples, mais nous avons relevé, dans notre article, beaucoup de faits significatifs, qui vont tous dans le même sens.

Il existe maints témoignages sur le fait que Céline a écrit, pour le *Voyage*, énormément d'épisodes qu'il a finalement laissés tomber. Tout concourt à établir que les fragments qui composent *Guerre* en font partie. Au demeurant, nous n'avons jamais dit que, sur ce point, nous étions sûrs à 100 %. Ce qui est sûr à 100 %, c'est que *Guerre* n'est pas un roman à part entière mais une fabrication, un assemblage de morceaux de manuscrits. Sur la datation, nous nous contentons d'émettre des hypothèses. Le problème, c'est que les éditeurs de *Guerre*, au contraire, sont très affirmatifs, sans rien prouver.

Régis Tettamanzi, qui a établi l'édition de « Londres », affirme que ce texte est également postérieur au « Voyage ». Il le situe « autour de 1934 ». Qu'en pensez-vous ?

G. M. : Les lettres de Céline à son ami Joseph Garcin, que l'éditeur ne cite pas, montrent clairement que l'écrivain travaillait à un épisode londonien dès 1930. Mais ce noyau narratif a été certainement retravaillé vers 1934 : sur ce point, les arguments de Régis Tettamanzi sont convaincants. Je pense en particulier à l'indice très solide que représente, dans *Londres*, la phrase « j'ai pas toujours tiré à cent mille », qui renvoie clairement au succès du *Voyage*. C'est une des raisons qui nous font dire que l'édition de *Londres* est moins problématique que celle de *Guerre*.

Il n'empêche qu'elle pose également toute une série de problèmes. D'abord, on manque d'informations sur l'état du texte. Dans sa note sur l'édition, Régis Tettamanzi admet que la première partie pourrait être la reprise d'une version antérieure, en mentionnant notamment des feuillets ajoutés, mais sans indiquer leur place dans le fil du texte. Il est donc impossible de comprendre comment il a été composé.

P. P. : Nous savons qu'une édition scientifique des manuscrits est prévue, qui permettra d'y voir plus clair. Mais la logique aurait voulu qu'elle paraisse en premier, pour résoudre les problèmes avant de publier un texte sûr pour le grand public. Plus important encore, ce travail aurait permis de répondre à deux questions cruciales. Premièrement, quel est le statut de ce texte ? Deuxièmement, pourquoi Céline ne l'a-t-il pas publié ? S'il date de 1934, Céline a eu dix ans pour le faire, puisque les manuscrits ont disparu en 1944. Il a décidé de le mettre dans le tiroir, puis d'écrire *Guignol's Band* [Denoël, 1944], qui raconte lui aussi les pérégrinations londoniennes de Ferdinand, démobilisé en 1915 à la suite d'une blessure, comme s'il voulait reprendre la même histoire de zéro.

Que raconte *Londres*, et comment ? Comme je le disais, il s'agit moins d'une intrigue que d'anecdotes éparpillées. Ferdinand arrive à Londres à la suite d'Angèle, une prostituée qui, on l'a vu dans *Guerre*, a fait fusiller son mari pour s'en débarrasser. Il s'installe dans une auberge où il y a toute une clientèle liée à la prostitution et à partir de là on suit son errance, avec des épisodes qui se déroulent sans ordre véritable, au milieu de personnages hauts en couleurs.

Mon impression personnelle est que ce désordre rend le texte trop long, répétitif, un peu ennuyeux. Céline semble faire des exercices de style, chercher une langue, travailler des personnages. Je crois qu'il s'est rendu compte ensuite qu'il donnait une représentation trop naturaliste des choses. Il est significatif, à cet égard, qu'il ne mentionne jamais *Londres* quand il parle des manuscrits qui lui auraient été volés. *Guignol's Band* est sans doute né de cette réflexion. De fait, c'est le premier roman de son grand tournant stylistique. Il y systématise les « trois points ». Les phrases sont brèves, rythmées, les dialogues, très fragmentés. C'est quelque chose de radicalement différent du point de vue de l'expression.

Régis Tettamanzi écrit que si « l'antisémitisme de Céline apparaît », les formules qui l'expriment ne sont pas « le dernier mot du rapport aux juifs dans ce texte ». Partagez-vous ce jugement ?

P. P. : Il affirme aussi que *Londres* « ne se prête pas aux simplifications abusives » en matière d'antisémitisme, parce qu'un personnage important comme le médecin juif Jugenbitz est moins négatif que les autres. C'est vrai mais, d'une part, pour rappeler une évidence, il n'existe pas d'antisémite qui n'ait un ami juif. D'autre part, cela correspond bien à la logique paradoxale de Céline : le personnage le moins dégueulasse est précisément celui qui appartient au peuple qu'il juge le plus ignoble – c'est dire, dans son esprit, à quel point l'humanité est dégoûtante. Par ailleurs, il y a dans le texte une poignée de passages antisémites, que Régis Tettamanzi ne cite pas. Il ne s'agit évidemment pas de faire un nouveau procès à l'homme Céline, qui a déjà été condamné sans appel par l'histoire, mais il est important de lire ses textes dans leur contexte historique.

Diriez-vous que « Londres » est une ébauche de « Guignol's Band » ?



Giulia Mela.
COLLECTION PARTICULIÈRE



Pierluigi Pellini.
COLLECTION PARTICULIÈRE

P. P. : Je dirais plutôt qu'il s'agit d'un moment dans sa genèse. Une ébauche c'est quelque chose qu'on reprend, qu'on travaille après. Là, il y a entre les deux livres un saut qualitatif, un bond en avant. *Londres* est un moment dans le traitement de la thématique londonienne. Je partage le sentiment du grand spécialiste de Céline Henri Godard, dans un entretien publié, en juin, dans le hors-série « Céline » du *Monde* : « L'œuvre proprement dite est constituée des romans que Céline a publiés lui-même. Le reste est à considérer comme des documents de genèse. »

Le public a le droit de savoir quelles sont les vraies œuvres de Céline, et quels sont en revanche les « documents de genèse », les manuscrits, les variantes, etc., qui ont évidemment un grand intérêt, mais qui sont par nature destinés à être publiés en annexe, dans « La Pléiade », par exemple. Tel aurait dû être le cas pour *Guerre* comme pour *Londres*. Le choix de les publier comme des romans à part entière fausse la réception de l'œuvre. Désormais, des milliers de personnes n'ayant jamais lu *Voyage au bout de la nuit* ou *Guignol's Band* auront lu, en revanche, *Guerre* et *Londres*. Ils auront une image faussée de Céline.

J'ajouterais que, quand on installe une sorte de fétichisme où chaque page, chaque brouillon, devient un objet sacré pour adeptes du culte célinien, on est mûr pour republier les pamphlets antisémites comme de simples œuvres littéraires, sans une étude sérieuse faite par des historiens, ainsi qu'il en avait été question en 2017. C'est ce qui me semble le plus dangereux dans toute cette opération. Elle crée une perturbation de la perspective historique sur l'œuvre de Céline, comme si on finissait par banaliser à la fois la puissance esthétique et l'infamie politique qu'elle incarne. ■

... LONDRES,
... de Louis-Ferdinand Céline,
... édité et présenté par Régis Tettamanzi,
... Gallimard, 560 p., 24 €, numérique 16 €.

Jean-Pierre Thibaudat, marqué par les manuscrits céliniens

Le journaliste a conservé ces autographes quarante ans durant, avant de les restituer. Il signe un petit livre pour tenter de tourner la page

ÉCLAIRAGE

JÉRÔME DUPUIS

Jean-Pierre Thibaudat a vécu une expérience littéraire quasi unique. Le seul cas comparable auquel l'on songe est celui de Max Brod (1884-1968), qui, dans un tout autre contexte, a détenu les manuscrits inédits de son ami Franz Kafka (1883-1924). Thibaudat, lui, a eu entre les mains, quatre décennies durant et dans le plus grand secret, des milliers de feuillets de Louis-Ferdinand

Céline (1894-1961) que les spécialistes recherchaient désespérément depuis la Libération. De cette expérience, il a tiré un petit livre, *Louis-Ferdinand Céline, le trésor retrouvé*, qui revient sur les circonstances rocambolesques dans lesquelles ces autographes lui furent confiés.

L'histoire est désormais connue (*Le Monde* du 6 août 2021) : un beau jour de 1982, les descendants d'Yvon Morand, grand résistant qui réquisitionna l'appartement de Céline à Montmartre en 1945, découvrent dans leur cave une immense caisse en bois qui contient nombre de manuscrits inédits de l'écrivain. Ils les confient à Jean-Pierre Thibaudat,

critique théâtral renommé de *Libération*, en posant une condition : ne jamais les rendre publics du vivant de Lucette Destouches,

Pour l'auteur, ces milliers de feuillets appartiennent à l'« histoire littéraire »

la veuve de Céline. Laquelle ne disparaîtra qu'en 2019, à l'âge de 107 ans...

Pour Thibaudat, pas question de briser ce serment. Soit. Il passe des années d'« ivresse vertigineuse » à décrypter ces textes

dans une ancienne étable de sa maison du Berry. Mais aujourd'hui, un petit mot de regret posthume, on n'ose écrire d'excuse, à l'endroit de « Lucette », qui était la propriétaire légitime de ces manuscrits, n'aurait-il pas été le bienvenu ? Non, pour Thibaudat, ces milliers de feuillets, qu'il a été contraint de rendre aux

deux ayants droit de Céline en 2021, appartiennent à l'« histoire littéraire ». Et de marteler qu'ils devraient rejoindre une institution comme la Bibliothèque nationale de France.

C'est oublier un peu vite que les

ayants droit, François Gibault et Véronique Chovin, et eux seuls, peuvent décider du sort de ces manuscrits. C'est ainsi : en France, les ayants droit ont tous les droits. On est ici au cœur de l'ouvrage de Thibaudat : « *dépositaire* », quarante ans durant, de cette caisse miraculeuse, il ne parvient pas à faire son deuil des manuscrits retournés à ses légitimes propriétaires. Cette expérience a agi comme une « drogue » sur lui. Ce livre, qui détaille le contenu littéraire de la fameuse caisse, peut être lu comme une tentative de « décrocher » définitivement. Et pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir gagné le moindre centime dans

cette histoire folle, Thibaudat a décidé de verser ses droits d'auteur aux Midis du MIE, une association d'aide aux mineurs isolés étrangers. Comme un ultime pied de nez à Louis-Ferdinand Céline, qui n'était pas exactement un partisan de l'immigration... ■

... LOUIS-FERDINAND CÉLINE,
... LE TRÉSOR RETROUVÉ,
... de Jean-Pierre Thibaudat,
... Allia, 128 p., 9 €
... (en librairie le 20 octobre).
... Signalons également
... la nouvelle édition de Céline,
... de François Gibault, Bouquins,
... « La collection », 910 p., 32 €,
... numérique 22 €.